

COURRIERES

10 MARS 1906



Le délégué à la sécurité Ricq qui a sauvé 17 de ses camarades

Martine Sennegond

martine.sennegond@wanadoo.fr
www.tholance-sennegond.123.fr

I Introduction	page 3
II Contexte social et situation géographique .	page 4
III La catastrophe	page 7
IV L'organisation des secours	page 9
V Les victimes	page 12
VI Les survivants	page 15
VII Conclusion	page 19
VIII Bibliographie et remerciements	page 21

Sur la photo en première page, la femme à gauche, à l'opposé de Ricq, ressemble étrangement aux photos que nous avons de notre arrière grand-mère Olive Delaby. Compte tenu de la date on peut peut-être supposer qu'il s'agit de sa sœur, celle qui a perdu ses fils dans la catastrophe.

I Introduction

Ma grand-mère est née à Rouvroy (62) en 1905, elle a quitté cette région pendant l'exode de la première guerre mondiale. Tout jeune j'ai donc été bercée par le parler « ch'ti » de mon arrière grand-mère et nourrie à la « tarte à l'ibouli » dominicale. C'est donc tout naturellement, qu'en commençant ma généalogie j'ai été chercher mes racines dans ce coin de France.

Et très vite je suis tombée sur une énigme : pourquoi tous ces jeunes gens morts ce même 10 mars 1906 ? Tout d'abord les cousins germains de ma grand-mère : Désiré et Henry VERMUSE 16 et 21 ans, puis les 4 frères HENNACHE de 18 à 30 ans , cousins plus éloignés, et, sans beaucoup de difficultés, je suis bientôt arrivée à plus d'une vingtaine de morts, ce fameux 10 mars 1906, tous des jeunes hommes et géographiquement très proches.

La guerre n'était pas encore déclarée. Quelle était l'origine de tous ces décès ? C'est ma mère qui m'a donné la solution en me parlant pour la première fois de la **catastrophe de Courrières**.

A partir de là, la curiosité en éveil, j'ai accumulé tout ce que j'ai pu trouver sur ce sujet et, très vite, je me suis rendu compte de l'ampleur de l'événement :

- **La plus grande catastrophe minière de tous les temps, du moins en Europe.**
- **1099 morts, dont 272 non identifiés ou non retrouvés.**
- **13 rescapés qui ont errés pendant 20 jours dans l'obscurité avant de réussir à regagner la surface le 30 mars, un quatorzième sorti le 4 avril.**

Parmi ces rescapés, figure Elie Joseph Lefebvre également présent dans mes cousinages.

A l'exception d'un autre bilan record en Chine en 1942 (1549 morts) aucun autre drame de la mine n'approchera celui de Courrières.

Je me suis rendu compte que , si en 2006 la région Nord Pas de Calais a ravivé de multiples manières le souvenir de cette catastrophe pour en commémorer le centième anniversaire (Marie Claude PIETRAGALLA a même créé un ballet pour l'occasion), pour le reste de la France cette tragédie n'évoque plus rien.

Ce récit a donc pour but de faire connaître ce fait divers à un plus grand nombre de personnes et en particulier aux gens qui, comme moi, sont passionnés par l'histoire quotidienne de leurs ancêtres.

II Contexte social et situation géographique :

En 1906, la Fée électricité et le Dieu pétrole n'étaient pas omniprésents dans tous les foyers comme aujourd'hui.

Le charbon était alors la principale source d'énergie pour se chauffer, faire la cuisine et bien sûr alimenter les machines qui commençaient à s'implanter à peu près partout (trains à vapeur, manufactures, etc)

La région nord Pas de Calais avec un immense bassin houiller d'un centaine de km entre Valenciennes et Béthune, a fourni pendant plus d'un siècle les deux tiers de la production Française, 85 000 mineurs y travaillent.

La région de Lens, en 1866, produit 348 631 tonnes de charbon par an.

C'est en 1849 que l'activité minière commence à se développer autour de Courrières.

La concession minière est accordée en 1852, elle couvre 12 communes, le premier puits est ouvert à Courrières, mais, jugé non rentable, il n'est plus exploité à partir de 1888 ; c'est pourquoi la catastrophe est restée dans les mémoires comme étant celle de Courrières, alors qu'aucun de ses habitants n'y est décédé.



Le bassin minier autour de Courrières comporte 250 km de galeries, Au moment de la catastrophe, les fosses qui étaient initialement autonomes sont reliées entre elles par des galeries. Cinq fosses sont concernées : les fosses 2 et 10 de Billy-Montigny, la fosse 3 de Méricourt, les fosses 4 et 11 de Sallaumines. L'exploitation d'une mine de charbon étant avant tout conditionnée par l'aéragé qui nécessite l'existence de deux puits communiquant entre eux, comment se présentent ces fosses en 1906 ? L'air entre par les

puits 10 et 11 et sort par les puits 2 et 4. Quant au puits de la fosse 3, deux cloisons le divisent en trois compartiments : le compartiment central, le plus important, sert à l'extraction et à l'entrée de l'air : l'un des compartiments latéraux, appelé goyot, est utilisé pour la sortie de l'air aspiré par un ventilateur, tandis que l'autre est muni d'échelles pour la circulation du personnel. Autre caractéristique de l'aéragé au 3, l'air qui entre par ce puits est envoyé dans trois directions : vers les puits 2 et 4, et dans un quartier au sud de la fosse 3 ; seul l'air dirigé dans ce quartier remonte par le goyot. Ce puits dit simple est conforme aux règlements existants mais l'aéragé défectueux doit être compensé par la communication des galeries.

C'est cette communication qui sera fatale lors de la catastrophe en permettant aux poussières enflammées de se répandre sur plus de 100 km au fond.

Comme le décrit si bien Emile Zola dans « Germinal » (écrit en 1885) les conditions de vie et de travail de ces mineurs sont vraiment très difficiles dans ces kilomètres de galerie.

En plus des conditions difficiles, les mineurs respirent en permanence de fines poussières de charbon qui finissent par colmater les poumons : c'est la silicose, qui fait que bon nombre de mineurs n'arrive jamais à l'âge de la retraite.

Mon arrière grand-père en est mort à 36 ans laissant une veuve et 5 enfants dont ma grand-mère âgée de 3 mois.

Ci dessous le travail dans une tranchée d'abatage rends bien compte de ses conditions de travail pénible et du manque de sécurité qui règne au fond.



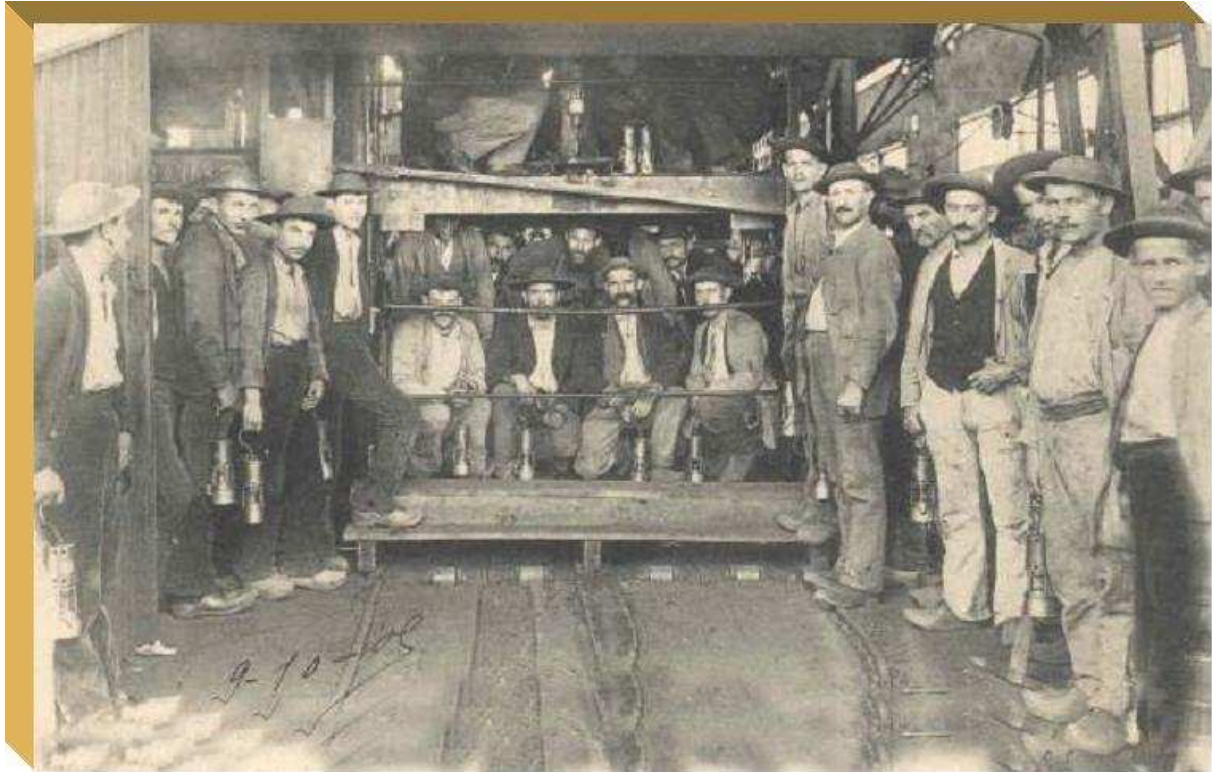
Si depuis le premier janvier 1906 la durée de travail quotidien est de 9 heures au maximum, les dérogations sont fréquentes et la journée peut durer 12 heures, le salaire annuel moyen d'un mineur est de 1364 Francs, soit un peu moins de 400 Euros par mois en équivalence actuelle.

Les mouvements de grève sont nombreux pour dénoncer entre autres : la discipline sévère, les nombreuses amendes, le renvoi des veuves et orphelins du coron, l'aérage défectueux.....

Malgré tout cela les mineurs sont fiers d'appartenir à cette corporation et une grande solidarité règne entre tous.

III La Catastrophe :

A 5 heures ce matin là, comme à leur habitude, quelques 1800 mineurs sont descendus au fond, la plupart des jeunes sont ravis: demain c'est dimanche, jour de repos et de fête.



La descente au fond

Parmi les anciens, l'inquiétude est plus grande; en effet, depuis quelques jours, un incendie s'était déclenché au fond, faisant reculer quelques hommes ainsi que les chevaux qui expriment des signes d'inquiétudes.

Le délégué à la sécurité de la fosse 3, Pierre Simon, dit Ricq, se prononce contre la descente des mineurs. Mais devant l'insistance de la direction qui ne veut pas croire au danger, la majorité des hommes descend.

Vers 6 h 30 retentit une déflagration d'une violence unique: les témoins raconteront avoir vu un cheval soufflé par l'explosion projeté à l'extérieur du puits 3 avec les bois de soutènement des galeries.

Au fond, plus de 60 km de galeries sont traversées par un incendie meurtrier, c'est un coup de grisou d'une violence inouïe.

Le coup de grisou est l'accident lié à l'exploitation du charbon le plus connu. Le grisou est un gaz (composé essentiellement de méthane CH₄) contenu dans la houille. Il est inflammable dès qu'il est présent à plus de 6 % dans l'air. Une simple étincelle suffit alors: c'est l'explosion

ou coup de grisou. Ce coup de grisou peut alors donner lieu, comme ici, à un coup de poussières : le coup de poussières est généralement provoqué par cette explosion de gaz qui soulève et enflamme les poussières de charbon présentes en grandes quantités dans les galeries. La flamme peut ainsi balayer des kilomètres de galerie, voire sortir par les puits. Ses effets peuvent être terrifiants.

Malgré la neige qui recouvre le sol, aussitôt tout le monde accourt vers les puits, mais la grille d'accès est fermée ; les familles s'agglutinent derrière avec une inquiétude grandissante.

Sur le carreau on commence à constater les dégâts : la déflagration a été d'une telle violence que les cages permettant l'accès au fond sont détruites.

Les cages des puits 3, 4 et 11 sont détruites; 3 personnes sortent du puits 11 par les échelles et commencent à parler de l'enfer de flammes qui règnent au fond.

La cage du puits 2 est intacte mais les 3 personnes qui l'empruntent pour essayer de secourir les prisonniers des puits se rendent très vite compte que le puits est envahi par le gaz et ne permet pas de communiquer avec les autres.

Heureusement dans le puits 10 de Billy-Montigny la cage est intacte et permet de remonter quelques 200 hommes.

Dehors, derrière les grilles, la foule des familles est de plus en plus compacte, les gendarmes sont appelés en renfort pour les maintenir à distance.

Tout le monde est conscient que la catastrophe est d'une ampleur considérable.

IV Organisation des secours :

200 hommes sont remontés par le puits 10, 3 par le 11, et une dizaine de blessés par le puits 2. Il reste donc à peu près 1700 hommes au fond mais comment les secourir alors que les puits sont envahis de gaz mortel qui rend toute descente impossible.

Tous les médecins accourus des environs sont impuissants et ne peuvent que soigner les rares blessés déjà revenus en surface.

Au bout de quelques temps, quelques mineurs en repos ce jour là et les ingénieurs repèrent un ventilateur encore en fonctionnement dans le puits 3.

Ils tentent une descente avec un tonneau en guise de cage, mais au bout d'une centaine de mètres le puits est complètement obstrué empêchant toute progression.

Aux puits 2, 3 et 4, arrivent tant bien que mal, à travers la foule, un nombre imposant d'ambulances, de voitures tirées par des chevaux, chargées de matelas, médicaments, paquets d'ouate, gouttières, ballons d'oxygène.

Des salles sont transformées en infirmerie. D'immenses baquets sont remplis de solutions d'acide picrique ; l'atmosphère en est tout imprégnée. L'acide picrique (trinitrophénol) servait à l'époque de désinfectant, comme le formol ; il servait également de colorant (jaune) ainsi que de composant pour les explosifs.

Des femmes préparent des boissons chaudes.

Près de trois heures se sont écoulées depuis l'explosion.

Quelques hommes seulement sont remontés. L'organisation des secours est d'une telle ampleur que la foule prend conscience progressivement de l'immense désastre qui s'est abattu sur la corporation minière.

Tout est prêt pour sauver les victimes de la catastrophe. Mais plus personne ne ressort des puits.

Un mécanicien a enfin réussi remettre en état la cage du puits 4. En 3 voyages 44 personnes sont remontés dont certaines gravement brûlées.

A chaque descente supplémentaire l'ampleur de la catastrophe apparaît de plus en plus: galeries rendant le passage impossible, nombreux cadavres... Malgré tout, il y a un d'espoir : il reste des vivants au fond, qui frappent sur les tuyaux pour signaler leur présence.

Mais, comment aller les chercher, alors que les sauveteurs dirigés par les ingénieurs de l'exploitation commencent à souffrir des effets des gaz ?

Vaille que vaille, avec des moyens de fortune, on commence à déblayer le puits 3 : le soir, 170 mètres ont été péniblement dégagés.

Mais dans le même temps l'ingénieur en chef commence à dire que les secours sont inutiles :

Tout espoir de retrouver encore des vivants est dès à présent perdu ; il ne reste plus qu'à entreprendre méthodiquement le travail de pénétration dans les galeries. Des équipes dirigées par des ingénieurs se relayant d'heure en heure vont attaquer les éboulements et avancer avec précaution.

Et effectivement les cages ne remontent plus que des cadavres.

Pourtant les mineurs s'obstinent, malgré les recommandations des ingénieurs et des officiels qui veulent cesser les recherches, ils essaient par tous les moyens d'explorer encore plus loin les galeries ébouleées. Leurs efforts sont couronnés de succès à 21 h 30 26 hommes vivants sont remontés à la surface.

Le lendemain les puits 3, 4 et 11 sont bouchés, pour permettre d'aspirer l'air vicié par le puits 2 et permettre de dégager les cadavres.

300 militaires du génie, un bataillon du troisième régiment d'infanterie ainsi que 300 gendarmes sont appelés en renfort pour aider à remonter les corps affreusement mutilés, mais également pour tenir à distance les familles et protéger les bâtiments publics de la colère qui commence à gronder.

Les officiels, ministres en tête, viennent se rendre compte de l'ampleur de la catastrophe et rendre hommage aux victimes

Le lundi 12 mars des sauveteurs spécialisés arrivent : tout d'abord les sapeurs pompiers venus de Paris, mais surtout, venus de Herne en Allemagne, une unité spéciale, nouvellement créée pour les secours miniers, avec des appareils respiratoires en cours d'expérimentation, ce qui permet enfin de descendre dans le puits 2



Tout espoir de remonter des survivants est maintenant abandonné mais cette intervention allemande va permettre de s'enfoncer au plus profond de la mine pour récupérer les corps, alors que les responsables français envisageaient sérieusement d'inonder l'ensemble des galeries pour mettre un terme à l'incendie qui semblait toujours couvrir au fond.

Les morts pourront être rendus à leur famille.

Les sapeurs pompiers et les sauveteurs allemands avaient également une aide précieuse : un lot de souris blanches envoyées par l'institut Pasteur, souris qui, disséminées un peu partout, permettaient de détecter la présence de l'oxyde de carbone avant d'envoyer les secouristes.

Les corps sont remontés très lentement à cause de l'incendie qui couve toujours au fond et qui oblige à des travaux de maçonnerie pour l'isoler. Ce feu ne sera contenu que le 29 mars

Le temps écoulé rends les conditions d'hygiène des opérations de plus en plus difficile et, le samedi 17, soit une semaine après la catastrophe, suite à la visite du ministre Clemenceau, la décision tombe : les remontées de cadavres sont suspendues.

Des conditions d'hygiène draconienne sont mises en place pour éviter la propagation de maladies ou d'épidémies dues à la putréfaction des cadavres d'hommes et d'animaux encore au fond.

Les cercueils sont donc descendus directement au fond et fermés hermétiquement avant d'être remontés.

Cette remontée fut très lente : 309 au 13 avril, 611 au 16 mai et 1064 au 15 juillet soit presque 6 mois après la catastrophe.

Les victimes :

Evacuation des victimes (photo parue dans l'Humanité)



On l'a dit, les victimes furent nombreuses : 1099 dont 272 non identifiées.

Il serait trop long ici d'énumérer les 1099 noms des morts. Ce qui frappent le plus quand on observe les listes, c'est la moyenne d'âge des victimes : presque toutes on moins de 40 ans et les plus jeunes sont fauchés à 14 ou 15 ans.

Le nombre des victimes de 13 à 18 ans représente 27,45 % des morts.

Parmi ces enfants 27 venaient de l'Assistance publique de l'Oise, qui plaçait ainsi ses enfants abandonnés, jusqu'à 250 ouvriers qui représentaient une main d'œuvre facilement exploitable. Ce n'est qu'au cours de l'année 1906 que le travail de fond sera interdit aux moins de 12 ans (il était interdit aux moins de 10 ans depuis 1813 et aux femmes depuis 1892).

On peut remarquer également que, très souvent, plusieurs membres d'une même famille sont touchés.

Nous devons à Monsieur Philippe Meresse cette funèbre statistique des familles les plus touchés :

Victimes	père + 4 enfants	père + 3 enfants	père + 2 enfants	père + 1 enfants	5 enfants	4 enfants	3 enfants	2 enfants
Nbre de familles	1	3	11	49	1	6	29	100

La palme de l'horreur revient à la famille DEHAY de Méricourt où 5 frères sont décédés, et à la famille FOUGNIE de Noyelles sous Lens où le père et 4 enfants sont décédés; dans ma propre famille j'ai relevé le décès de 4 frères de 18 à 30 ans.

Toutes les communes sont touchés comme l'indique le récapitulatif suivant :

**ETAT RECAPITULATIF OFFICIEL DES VICTIMES (au 23 mars) PAR
COMMUNE :**

5 Acheville	1 Dourges	22 Loison sous Lens	5 Oppy
4 Athies	1 Farbus	286 Méricourt Corons	9 Rouvroy
5 Avesnes le Comte	1 Feuchy	126 Méricourt Village	1 Saint Laurent Blangy
29 Avion	35 Fouquières lès Lens	9 Montigny en Gohelle	276 Sallaumines
8 Bailleul Sir Bertould	8 Hénin Liétard	1 Neuville Vitasse	13 Vimy
1 Beaurains	1 Izel lès Equerchin	1 Neuvireuil	1 Vitry en Artois
118 Billy Montigny	12 Lens	104 Noyelles sous Lens	3 Willerval
Total : 1 086			

En plus des victimes proprement dites, cette tragédie laisse derrière elle 562 veuves et 1233 orphelins.

Les obsèques des victimes furent célébrés le mardi matin, sous la neige, simultanément dans toutes les communes concernées.



les victimes non identifiées seront inhumés à Méricourt Corons, où un monument sera élevé à leur mémoire.



V Les survivants :

Ce matin du 6 mars environ 1800 hommes sont descendus à leur poste de travail, 1099 ne reverront jamais la lumière du jour..

700 hommes auront la chance d'arriver à sortir des puits le jour même ou le lendemain, la plupart blessés et brûlés, plus ou moins gravement.

Plus extraordinaire est l'histoire des 13 rescapés qui ont erré dans l'obscurité pendant 20 jours, avant de retrouver la lumière. Les secours avaient depuis longtemps abandonné tout espoir. C'est d'ailleurs à cette occasion que le terme rescapé (dérivé de l'anglais rescue) a fait son apparition dans la langue française.

Parmi ces rescapés, César Danglot, ci-contre en tenue de travail fit un récit complet de leur odyssée.

En voici quelques extraits, tels qu'ils sont parus dans le journal La Voix du Nord du 6 mars 2006, pour la commémoration du centième anniversaire :



«

Soudain, une détonation se fait entendre. Le bruit paraissait venir de très loin..... "Qu'est-ce qu'il y a?" La même question est sur toutes les lèvres.

Quelques minutes s'écoulaient, silencieuses, et nous nous remettons au travail;.....

Au même instant, apparaît le nommé Couplet, conducteur de cheval à l'étage 326m. Il ne peut dire un mot et tombe évanoui. Nous le relevons avec l'aide de Lefebvre et Noiret, qui nous rejoignent et nous disent qu'il fait très mauvais à 326, que le cheval ne peut plus marcher à cause des puteux (de l'acide carbonique)....

Nous voici donc une petite troupe de onze. Nous tenons conseil sommaire et nous partons. Nous nous trouvons dans la voie 326; il y avait des puteux. Nous fuyons vite et arrivons à la bowette (galerie horizontale) 326.

Le petit Delplanque fait une découverte terrifiante; un homme est couché inerte sur le denne (le sol).Je fais demi-tour. J'aperçois un second mort.

Nous sommes dans le royaume de la mort; il va falloir lutter pour sauver notre existence....

Nous partons au pied du beurtiat (puits intérieur) Adélaïde. Là, nous nous croyons sauvés; Quelle désillusion! Nous espérions le salut et c'est la mort qui nous menace.....

Nous voici donc retournant sur nos pas. Je dépasse Cuvelier, Pruvot, Noiret et Alphonse Albert. Le petit Delplanque était avant moi. La fatigue et le découragement le gagnent. Il

tombe en disant: "Danglot, je m'assis! "Je voulais le soutenir pour le faire continuer la route, mais il ne pouvait plus faire un pas et il resta.

Nous marchons anxieusement.....; mais nos lampes sont éteintes, nous souffrons et nous sommes inquiets dans cette obscurité perpétuelle et menaçante.....

Nous repartons, toujours sans lumière; nous suivons les tuyaux à air comprimé qui correspondent à l'accrochage. À plusieurs reprises, nous frappons.

Nous constatons malheureusement que les tuyaux sont brisés à la suite des éboulements.....

La voie est obstruée; nous rampons sur les terres éboulées; on se consulte, il faut déblayer. Nous nous mettons à l'oeuvre; difficilement et péniblement, avec nos mains, nous nous frayons un passage à travers cet éboulement qui se prolonge,... C'est de la besogne terrible que nous accomplissons là, à tâtons. Nos mains rencontrent des cadavres; nous tirons des lambeaux de vêtements ; c'est horrible, mais il faut avancer quand même;....

L'explosion a donc fait ravage partout. Par où aller maintenant?

La faim nous tenaille. Il y a longtemps déjà que nous avons mangé nos briquets(casse croute); la soif nous altère. Quelle torture physique ajoutée à la torture morale! Noiret a toujours son petit bidon qu'il a rempli d'eau dans la bowette sous les cadavres. Ce qu'il boit l'empoisonne, on ne saurait dire si c'est du sang ou de l'eau.....

«Quelle heure est-il? Quel jour sommes-nous? »

La fatigue et la souffrance nous écrasent. Nos idées ne sont plus nettes. Sans nous en apercevoir, nous urinons dans nos pantalons. Un seul besoin s'exprime encore nettement: tout le monde dit : "J'ai soif!"

On entend un galop, puis un hennissement. C'est le cheval de Couplet. Nous avons trop faim pour philosopher .C'est Couplet et moi qui nous chargeons de l'exécution avec un pic. Je porte une dizaine de coups sans atteindre la bonne place. Couplet frappe sans plus de résultat. Il me remet le pic. Je réussis à le planter dans la tête du cheval qui rugit de douleur et se sauve. Il est furieux. Est-ce lui qui va nous tuer maintenant? À la hâte, nous établissons une barricade avec tout ce qui est à notre portée. Le cheval vient s'abattre dessus. Il tombe et agonise. Il ne fait plus un mouvement. Je taille dans une cuisse avec mon couteau. Ce fut pour nous un régal.

Après un temps dont je ne saurais donner la durée, une grosse émotion d'espoir. Un appel a répondu à notre appel. C'est Neny et Martin. "Avez-vous des allumettes?" Hélas!

Nous récapitulons notre nombre, nous sommes dix réunis. En ajoutant Woittiez, Boursier et le petit Pruvot qui sont égarés et que l'on peut espérer encore vivants, il y avait au moins treize mineurs errants. Nous repartons. La faim et la soif nous torturent de plus en plus. Les uns mangent des écorces de bois, les autres la toile des mallettes. Nous buvons notre urine et presque sans répugnance, tant le besoin de boire supprime toute appréhension.....

Albert est resté en arrière. Le malheureux avait les lèvres mousseuses. Il avait dû souffrir horriblement. J'essuie ses lèvres. Bientôt, nous avons la douleur de le voir exhiler son dernier soupir....

Nous arrivâmes à la bowette (galerie horizontale) 280, il faisait un peu meilleur: l'air était plus frais et, bonheur suprême, nous eûmes la chance de trouver un peu d'eau buvable. L'espoir se ranima....

Avec Pruvot, nous décidons de descendre. Par là, nous arriverons à l'accrochage 303. Arrivés à l'accrochage, nous passons sur des cadavres amoncelés; nous cherchons la sonnerie; il n'y en avait plus; nous cherchons les barrières; nous ne sentons rien qui puisse nous donner quelque espoir; c'est la destruction et la mort partout. Le silence est sombre et terrible, ici comme dans les galeries. Notre effort aboutit à une déception nouvelle.

Notre position est de plus en plus incertaine....

Il faut marcher, on marche! Nous nous dirigeons sur l'accrochage 303. Nous arrivons à l'écurie. Nous heurtons le cadavre d'un cheval asphyxié, la chair est en décomposition, nous découpons néanmoins un morceau que nous mangeons avidement....

Nous cherchons à tâtons s'il ne se trouve là aucun objet qui puisse nous être utile. Quel bonheur! Voici un seau; l'un de nous le porte à l'accrochage où il tombe un peu d'eau. Nous allons donc boire, quel soulagement! Plus loin, c'est un fond de sac d'avoine. Quelle aubaine! Nous fîmes là un véritable banquet.

Je frappe encore une fois sur les tuyaux. Mes compagnons appellent. Oh, surprise heureuse! Des voix nous répondent..... Vous dire le frisson d'espoir qui nous agite n'est pas possible. Nous attendons, mais personne n'arrive.

De temps en temps, nous crions et on nous répond toujours. Nous sommes tous debout à l'accrochage, impatients d'entendre l'arrivée du secours. Rien!

Ce sont des camarades qui errent comme nous dans le noir labyrinthe et qui se trouvent à l'étage 231. Puisqu'ils ne viennent pas à nous, nous irons à eux.

L'accrochage et ceux que nous cherchions sont là. C'est Boursier qui commence: "Qui est là?" "C'est nous." "Nous, qui?" Au même instant, deux grandes exclamations sont poussées à la fois: "Papa!" "M'garchon !" Dans cette obscurité si lugubre, l'attraction d'affection naturelle jetait dans les bras l'un de l'autre le père et le fils: notre vaillant camarade Pruvot et son petit Anselme.

Notre groupe de dix passait donc au chiffre treize avec Anselme Pruvot, Boursier et Woittiez. Nous nous sentons ragaillardis. Nous mangeons du cheval, nous remplissons nos boutelets, c'était une ducasse sans illumination à 235m sous terre.

Woittiez connaît bien le quartier où nous nous trouvons.

Nous suivons la direction vers Billy. Nous sommes obligés de marcher sur les genoux une distance de 400m au moins. Nous descendons et nous allons buter contre des berlines en fer. C'est une remarque de grande importance. À Méricourt, ce sont des berlines en bois; donc nous sommes dans la bonne direction. Nous continuons à descendre, toujours descendre..... Levant au hasard les mains au toit, nous sentons un tuyau à air comprimé. C'est pour nous un guide. Poursuivant notre route, il nous semble arriver à une porte.

Cette fois, ça y est, nous sommes sauvés!

Une lumière éblouit nos yeux, depuis longtemps accoutumés à l'obscurité. Nous étions donc délivrés, nous avons trouvé la sortie tant cherchée!

Nous apprenons que nous avons été vingt jours et vingt nuits sous terre. Il est sept heures et demie du matin– 30mars– notre calvaire est fini.



Un quatorzième homme sortira également des puits, retrouvé par les sauveteurs, le 4 avril.

Si après ce 10 mars tragique, certains mineurs refusèrent de redescendre au fond, César Danglot reprit son travail au fond jusqu'à l'âge de la retraite.

VI Conclusion :

Dès la fin des obsèques, des voix se sont élevées pour demander justice et pour exiger une enquête pour définir les responsabilités; n'oublions pas que les délégués mineurs avaient mis en garde la direction à propos du feu qui sévissait au fond plusieurs jours avant la date fatidique.

Des drapeaux rouges sont érigés en pleine cérémonie.

Jean Jaurès, dans son éditorial paru dans le journal l'Humanité quelques jours après la catastrophe, demande que toute la lumière soit faite, et laisse même entendre que les conditions de sécurité n'étaient pas respectées, en particulier au niveau de l'aération, et qu'une commission d'enquête avait mis en avant ces dysfonctionnements.

Cette catastrophe a donné lieu à des mouvements de solidarité dans toute la France.

De nombreuses souscriptions furent lancées pour venir en aide aux familles des victimes.

La famille Rothschild donne à elle seule 100.000 Francs de l'époque. La famille de Charles Seydoux donne, elle, 20.000 Francs.

Dans ce cadre la ville de Biarritz proposa d'accueillir de nombreux rescapés de ce drame pour qu'ils reprennent des forces.

Mais l'aide ne fait pas tout, dans un climat politique très perturbé, avec un changement de gouvernement en cours, la colère gronde chez les mineurs qui reprochent à la direction d'avoir privilégié la reprise d'activité plutôt que la recherche d'éventuels survivants. Cette colère sera accentuée par la sortie des 13 survivants.

Dès le 17 mars, des mouvements de grève se déclenchent dans d'autres bassins miniers, avec plusieurs revendications: revalorisation des salaires, mais aussi respect de la dignité des hommes. 30.000 mineurs sont en grève.



Dans un climat de guerre civile, Georges Clémenceau envoie la troupe, 21.000 soldats, en face de 60.000 mineurs. Le mouvement est brisé par la force, c'est donc un échec.

En mars 1907 la justice rendra une ordonnance de lieu envers la compagnie minière, sa responsabilité ne sera pas reconnue.

La catastrophe de Courrières aura quand même pour conséquence une amélioration des conditions de sécurité du travail de fond. En particulier, à partir de cette date sont interdits les lampes à feu nu et les puits simples. Un corps de sauveteurs est spécialement formé.

La vie reprend doucement dans la région, le travail au fond recommence. Pas pour longtemps, car déjà plane la menace de la première guerre mondiale.

Les allemands, arrivés en sauveteurs en 1906, arrivent maintenant en conquérants et commencent par détruire l'outil de travail : 103 fosses sont détruites, des milliers de kilomètres de galeries sont inondés, ce que tout le monde avait voulu éviter 8 ans plus tôt.

Pour beaucoup de familles, dont la mienne, cette guerre est synonyme d'exode.

Mais la mine reprendra son activité après cette guerre et la suivante, les derniers puits ne fermeront qu'au début des années 60.

Pour terminer je voudrais citer ce poème en hommage aux morts de Courrières :

[Eune visite dins les Mines de Courrières in avril 1906, par Jules Mousseron.](#)

Salut ! ô martyrs de Courrières,
Brav's carbonniers nés pour l'douleur !
O pauvres gins ! Oh ! les pauv's frères
Combin nous pleurons vos malheurs.

C'mint s'mettr' pareille affaire in tiête ?
Douz' chints mineurs périr dins l'feu
Sans pouvoir pinser eun' minette
L'infant à s'mère, l'père à s'fieu !

Anéantis par l'flamme et l'soufre
Tous ces innochents sont brûlés
Collés dins les poussière's du gouffre
S'étreignant par group's affolés.

Ch'est est fini ! pus jamais d'caresse !
Pus d'joi ! pus d'pain et pus d'bonheur !
Tous les corons ont l'mêm' tristesse,
Tout's les maisons ont l'mêm' douleur.

L'détress' n'a point passé eun' porte,
Et l'deuil est partout dins l'cité
Qu'ont-i fait pour souffrir d'la sorte,
Ces malheureux persécutés

VII : Bibliographie et remerciements :

Ma famille

Ma cousine Annick Legrand

Jean Louis Morel morel.jeanlouis@morel-and-co.org

Pour les cartes postales

Philippe Meresse : <http://perso.orange.fr/genealogie.philippe.meresse/index.html>

Pour les statistiques sur les victimes

Les charbonnages de France : <http://www.charbonnagesdefrance.fr>

Pour tout ce qui concerne l'histoire du charbon

http://www.histoires-de-chtis.com/les_catastrophes_minieres.php

La voix du Nord : <http://www.lavoixdunord.fr>

Edition spéciale du 6 mars 2006

La Mairie de Mericourt et leur publication Les larmes des Galibots

L'Humanité et la cellule d'Evry du parti communiste français

Cercle historique de Fouquières Les Lens